

L'espace du froid

André Gaulin

Numéro 88, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1993). L'espace du froid. *Québec français*, (88), 93–94.

L'ESPACE DU FROID

ANDRÉ GAULIN

IL FAISAIT FROID DANS LA MAISON

UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL
DE MARIE-CLAIRE BLAIS.

Qui aime l'hiver ? Et qui ne l'aime pas ? Et pourquoi ? Chacun préfère sa saison. Mais pourquoi beaucoup de gens détestent-ils la saison froide ? Au point que, par exemple, tel journaliste (Louis-Guy Lemieux, pour ne pas le nommer, dans *Le Soleil* du 7 octobre 1992) en fasse une longue chronique où il s'insurge contre celles et ceux qui en font le sujet récurrent de leurs jérémiades ! « Par quelle aberration, écrit-il, en arrive-t-on à cracher sur le neige avant même qu'elle ne tombe et, du même souffle, défendre une langue française parlée avec des mots et des accents locaux qui rappellent les craquements de la glace du fleuve quand la marée monte [...] ? » Et ainsi de suite. En voilà au moins un qui a traversé l'espace du gel et qui rejoint le Vigneault réconcilié avec la neige quand il chante : « C'est pour toi que je veux posséder mes hivers » (« Mon pays »).

LES LONGUES NUITS À S'EMPÊCHER DE GELER

« MAISON FERMÉE »

HECTOR DE SAINT-DENYS-GARNEAU

Se pourrait-il que ce que Réjean Ducharme a si bien nommé *L'Hiver de force* nous soit, dans l'imaginaire québécois, donné par une certaine condition historique ? Claude Cossette (professeur de communication intervenant à *Points-Médias* de Radio-Canada du 6 octobre) peut toujours trouver tristes le blanc et le noir de la publicité du non, ces couleurs n'en sont-elles pas, dans ce référendum forcé lui aussi, des héritières historiques de Borduas, de Lemieux et même de *L'Heure mauve* d'Ozias Leduc ? On dira sans doute que cet imaginaire est dépassé. Et c'est tant mieux. Et ce serait tant mieux, car l'important est de savoir si cette interférence de notre aliénation historique sur l'imaginaire québécois opère encore. Car, que dire de créations récentes de Victor-Lévy Beaulieu ou de Michel Tremblay ?

Nous en sommes quittes pour constater que, le plus généralement, l'imaginaire québécois perçoit l'hiver plutôt comme un espace difficile que nous arrivons mal à apprivoiser. C'est particulièrement vrai pour la période littéraire qui va de l'Union à la Révolution tranquille. L'hiver y devient un espace de résistance pour les humains qui l'habitent et c'est de la maison menacée qu'il faut supporter le siège de l'hiver. De manière positive pour ainsi dire, Louis Hémon a illustré, dans *Maria Chapdelaine*, la microspatialité de la maison fragile qu'il a fallu calfeutrer, rechauffer de terre et de neige et dont le poêle, avec sa réserve de bois cordé, devient le cœur de la place.

Comme exercice littéraire, on peut suggérer de relire *Maria Chapdelaine* en portant attention aux faits de civilisation qui articulent l'ensemble des préparatifs de la saison de l'hiver.

En faisant aussi lire le *C'était l'hiver* de Jean Provencher, on pourra montrer que l'hiver est loin d'être une saison morte en milieu rural. Contrairement aussi à la représentation de l'hiver en littérature urbaine, le froid devient davantage l'occasion de solidarité et de festivités plutôt que de retranchement et de désarroi. Ainsi, *Maison fermée* de Saint-Denis-Garneau :

« JE SONGE À LA DÉSOLATION
DE L'HIVER
AUX LONGUES JOURNÉES DE SOLITUDE
DANS LA MAISON MORTE
— CAR LA MAISON MEURT
OÙ RIEN N'EST OUVERT —
DANS LA MAISON CLOSE, CERNÉE
DE FORÊTS

FORÊTS NOIRES PLEINES
DE VENT DUR
DANS LA MAISON PRESSÉE DE FROID
DANS LA DÉSOLATION
DE L'HIVER QUI DURE ».

On peut suggérer aussi de comparer Hémon et Vigneault. En prenant, par exemple, la chanson « J'ai rentré le bois »

qui refait sensiblement les gestes de la vie champêtre pour les préparatifs de l'hiver. De Hémon à Vigneault, toutefois, on peut noter le passage de l'incertitude à la sécurité (soit les progrès d'une société rurale à l'autre), sécurité que Vigneault rend bien par le rythme de berceuse de la chanson. C'est l'hiver qui endort, repose...

Et puisque l'adage populaire veut qu'après l'hiver vienne le printemps, on peut sensibiliser les élèves ou les étudiants à la force, à l'ardeur, voire à la violence du printemps québécois soit avec le même roman de Hémon où le printemps arrive définitivement avec les grandes pluies d'avril (ou encore avec « les Oies sauvages » de *l'Abatis* de Félix-Antoine Savard), soit avec une fort belle chanson de Clémence DesRochers, « Ça sent l'printemps », qui illustre on ne peut mieux le printemps en ville.

Certains urbains, et certains pour qui la modernité ne se peut qu'en ville, ne trouveront peut-être pas leur compte dans les exemples ci-haut donnés. Mais puisque l'imaginaire nous rend possible ce qui ne nous est pas nécessairement accessible ou vraisemblable, n'est-ce pas l'occasion d'initier l'étudiant urbain à des réalités qui risquent de lui échapper parce qu'il vit en ville. Comme quoi, par exemple ?

I- LES COULEURS DE LA NEIGE

L'urbain n'ignore certes pas que la neige peut être blanche même si elle lui apparaît le plus souvent grise. Un poème de Nelligan, « Caprice blanc », peut fort bien l'illustrer. On peut même montrer comment, dans « L'hiver, [qui] de son pinceau givré, barbouille aux vitres », le poète finit par s'abolir lui-même, car le blanc peut effacer ! Cela permettra aussi à l'étudiant de comprendre que la neige peut menacer en effaçant nos traces, en gommant les signes. Ce qui se passe souvent dans l'œuvre d'André Langevin (*Évadé de la nuit* ou *Le Temps des hommes*) par exemple, ou dans l'œuvre de certains poètes (par exemple, Paul

Chamberland qui parle de l'impossibilité de lire les signes « dans la paranoïa polaire » ou Alain Grandbois qui avoue que la mort n'est qu'une toute petite chose glacée et qui n'a aucune sorte d'importance. Etc.).

Mais l'urbain se rend moins compte, surtout s'il ne va jamais à la campagne, que la neige peut être bleue, comme par les nuits de pleine lune. Dans « le Tour de l'île », Félix Leclerc, lui, parle de la neige de février qui est « rose comme chair de femme ». Et que dire aussi, des neiges rouges des fins de journée, en février ou mars ? L'étudiant qui fait du ski de fond y sera peut-être plus sensible.

2- LA LUMIÈRE DE L'HIVER

Nous savons théoriquement que la terre tourne. Sur elle-même et autour du soleil. Mais nous rendons-nous suffisamment sensibles à la fragilité et à la préciosité de la lumière ? Bien évidemment, avant l'hiver, à chaque saison, il y a le jour et la nuit. La victoire du jour. La victoire sur la nuit. Les évidences du jour (on dit que ça se fait *au grand jour*), les secrets et les mystères de la nuit. Le passage de l'une à l'autre, un passage qui n'alla pas de soi. *L'Amélanchier* de Jacques Ferron le raconte merveilleusement. Côté jardin, côté cour de la société. Côté public, côté cœur de la vie.

L'hiver nous fait assister à la déperdition de la lumière. Le solstice d'hiver est le temps le plus mort des arbres et des plantes. En un sens, l'œuvre de Nelligan, poète né un 24 décembre, s'y passe. Hauts lieux de l'angoisse, de la mort, de la nuit comme absence qui cherche son étoile magique. Et l'hiver ramène aussi la lumière. C'était même une fête païenne ancienne devenue la chrétienne *Chandeleur* ou disparue dans l'agglomération des cités en gratte-ciel.

Cette réalité de la lumière (nordique) inspire l'auteur des *Fragiles lumières de la terre* (G. Roy). Le personnage-artiste de *La Montagne secrète* y est aussi très sensible.

3- LA CHALEUR DE L'HIVER

Bien entendu, l'hiver est la saison du feu. Car, si le froid protège, il peut aussi tuer. Traîtreusement, sans qu'on s'en aperçoive. Il peut prendre une oreille, un pied, une main. le cœur, en le vidant de son espace de chaleur, le désir. L'œuvre nelliganienne est ainsi faite qu'elle pleure l'espace ovoïde perdu. On peut prendre « Jardin d'antan » en ce sens. Dans la remontée de ce poème, Nelligan retourne à ce qui fut, l'enfance perdue d'une journée d'été, à Cacouna, dans la *vieille* villa, au cœur de laquelle il y avait un piano, cœur de la maison, et sa mère, la pianiste, le cœur du cœur.

*AH ! COMME LA NEIGE A NEIGÉ !
MA VITRE EST UN JARDIN DE GIVRE.
AH ! COMME LA NEIGE A NEIGÉ !
QU'EST-CE QUE LE SPASME DE VIVRE
À LA DOULEUR QUE J'AI, QUE J'AI !*

On peut reprendre, à partir des réflexions faites plus haut, ce « Soir d'hiver » de Nelligan pour en dégager le sens : l'hiver qui obture le vision, qui rend les choses inertes, qui emprunte la couleur du noir, qui fait frissonner (le signe du corps superficiel, chez le poète de Montréal) et du côté formel : musicalité, itérativité du vers refrain, simplicité du dépouillement métrique lui-même (que j'ai, que j'ai !), perte du paradis devenu « jardin de givre ».

L'ENFANT-MESSIE, NELLIGAN, ENFANTÉ PAR MARIE-CLAIRE BLAIS

Cet enfant s'appellera Emmanuel. Sa saison fut l'hiver. L'hiver forcé. Seizième de sa famille, il se voit annoncé par Jean-le-Maigre, poète et prophète de son métier. Le poète réincarné annonce une saison nouvelle, le printemps, sa chaleur, ses « grenouilles dans l'étang » (« l'Hymne au printemps » de Félix — enfin heureux). Il l'annonce par la parole, dans un roman de la terre. Grand-mère Antoinette, au nom de l'autre à la tête tranchée de la France d'ancien régime, « image sombre de l'autorité et de la patience », va enfin consentir à la poésie, au plaisir de vivre : « Emmanuel n'avait plus froid. Le soleil

brillait sur la terre. Une tranquille chaleur coulait dans ses veines, tandis que sa grand-mère le berçait. Emmanuel sortait de la nuit. »

La maison est redevenue habitable. Habitée. Peinte en bleu(s) ? Pourquoi pas ? Le cœur gelé de Nelligan comme une pompe espérante...